

grand institut. Mais un homme s'était trouvé là, qui avait assisté à la passagère entreprise; c'était un Anglais, Greaves, d'un cœur chrétien et d'un esprit éclairé. Ce qu'il avait vu, il le porta en Angleterre; il l'y implanta; et c'est ainsi que les écoles enfantines prirent naissance. D'Angleterre, elles revinrent en Suisse, à Genève d'abord, puis à Nyon, puis partout. Nous n'avions pas compris Pestalozzi; nous comprîmes mieux les Anglais, quand ils nous donnèrent la traduction claire, applicative, mais quelque peu refroidie de son œuvre<sup>1</sup>.

L'année 1820 fut encore pour Pestalozzi une époque d'illusions et de beaux rêves. Il avait réuni dans le château des pauvres et des riches, des garçons et des filles, une classe élémentaire de petits enfants, un collège et une école normale. Les enfants pauvres admis par bienfaisance, payaient peu ou point de pension, avaient une nourriture plus frugale que celle des riches, et vaquaient à des travaux domestiques pendant les heures de récréations où les autres s'amusaient. C'étaient en général les élèves des deux sexes de cette catégorie qui étaient destinés à devenir instituteurs et institutrices.

Schmid n'avait probablement voulu cet amalgame que dans des vues économiques; mais Pestalozzi y voyait pour son œuvre une condition de réussite nouvelle et bien précieuse. Pour faire partager à tous sa conviction à cet égard, il publia une brochure intitulée: *Un mot sur mes travaux pédagogiques et sur l'organisation de mon institut en l'année 1820*. Cet opuscule commence ainsi:

« En présentant aujourd'hui au public le nouveau plan d'organisation de ma maison, je me vois obligé, d'un côté à dire quelques mots de mes précédents travaux pour les progrès de l'éducation, de l'autre à donner quelques explications générales sur ce que je me sens le

<sup>1</sup> *Souvenirs*; première partie, pag. 36.

pouvoir et le devoir de faire pour consolider mon œuvre et pour en assurer la continuation après ma mort. »

Après avoir rappelé que le soulagement et le relèvement du peuple par l'éducation étaient le but de ses premiers travaux; après avoir reconnu qu'il manquait des forces et de la capacité nécessaires quand il fonda son institut à Berthoud, il aborde les dissentiments qui ont éclaté autour de lui à cause de sa faiblesse, et il leur attribue en grande partie les défauts qui ont gâté son œuvre. Aujourd'hui ces causes de troubles ont disparu; tous ses collaborateurs marchent avec ensemble dans la voie qui conduit directement au but. En même temps, les progrès de l'institut ne sont plus entravés par la gêne financière dont il a eu longtemps à souffrir. Néanmoins le public ne peut point encore apprécier la portée de ses travaux; pour détruire ces préventions, il faut non pas des paroles, mais des faits et du temps. Puis il ajoute:

La résolution prise par mon petit-fils de continuer mon œuvre, d'y consacrer entièrement sa vie, et de s'unir à mon ami Schmid par les liens les plus étroits<sup>1</sup>, donne à notre entreprise, même sous le rapport économique, toute la solidité désirable.

» Mais ce qui est encore plus important que toute la sûreté économique et que tous les moyens extérieurs de notre œuvre, c'est que, par ma nouvelle institution pour former des instituteurs et des institutrices, j'ai réussi à poser une nouvelle base pour l'exécution de mon ancienne entreprise dans ce qu'elle avait de plus essentiel; et personne n'en pourra douter après avoir vu les résultats de la réunion de mes deux instituts, laquelle dure depuis plus d'un an et demi.

» On y verra par les faits, que les élèves des deux instituts travaillaient avec joie dans une union cordiale, pleins de bienveillance, de support, et d'égards réciproques, en sorte que chacun avance selon son application et ses ta-

<sup>1</sup> Bientôt après, Gottlieb épousa la sœur de Schmid.

lents, sans aucune jalousie comme sans aucune humiliation. Oui, j'ose le dire avec assurance, c'est un fait incontestable : lorsque des enfants riches et des enfants pauvres, réunis dans une même institution, doivent y être soumis à un régime et à des conditions différentes, ils peuvent trouver, dans cette circonstance même, un très précieux moyen de développement moral. »

Pestalozzi explique ensuite longuement les avantages de sa nouvelle organisation. Ce sont d'abord ceux du foyer domestique, car son institut est l'image d'une famille, les enfants s'y pénètrent des sentiments qu'ils doivent avoir envers leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs; les jeunes garçons et les jeunes filles s'y accoutument aux égards, à la douceur, à la modestie et au respect qui, dans la vie ordinaire, doivent présider aux rapports des deux sexes. Ce sont ensuite des avantages sociaux qui peuvent avoir une très heureuse influence pour l'avenir. Des enfants différents par la fortune, et par la position qu'ils occuperont dans la société, y sont réunis, sans être confondus, et en conservant le caractère propre à leur famille; ils y reçoivent une même éducation et une même instruction élémentaire, profitant tous de toutes les ressources de l'institut; ils y apprennent à se connaître, à s'estimer et à s'aimer; rentrés dans la vie active, ils contribueront tous à faire disparaître les préventions qui entretiennent un si dangereux antagonisme entre les différentes classes de la société.

Pestalozzi reconnaît que son magnifique idéal de régénération sociale n'est point encore réalisé chez lui; mais l'expérience faite depuis un an et demi ne laisse aucun doute sur sa possibilité. Il reconnaît aussi sa propre incapacité, mais il compte sur Schmid, qui porte déjà tout le fardeau, pour continuer l'œuvre et l'achever. Ici, il fait de nouveau l'éloge de ce vaillant collaborateur, dont il connaît seul toute la valeur.

Il donne enfin, pour les diverses catégories d'élèves, les conditions d'admission, prix de la pension, trousseau, etc.

Mais la nouvelle expérience faite par Pestalozzi, et la brochure destinée à la recommander, ne réussirent point à persuader le public. Les familles aisées apprécièrent peu, en général, le bienfait d'une institution si mêlée; elles ne tardèrent pas à reprendre leurs enfants, et les embarras financiers recommencèrent.

L'année 1821 fut en quelque sorte remplie par les démêlés de Pestalozzi, ou plutôt de Schmid, avec la municipalité d'Yverdon. Celle-ci avait toujours accordé jusqu'ici toutes les réparations demandées pour le château. Mais lorsque le nombre des élèves fut très réduit, lorsque les pauvres en formèrent la plus grande partie, on persuada à Pestalozzi que les appartements n'étaient point assez confortables pour des élèves riches, et qu'il fallait y apporter de grands changements.

Dès le 12 janvier 1821, une lettre de Pestalozzi à la municipalité lui reproche le mauvais entretien du bâtiment comme étant la cause de la décadence de l'institut, demande de nouvelles réparations dont le devis se monte à 3200 livres<sup>1</sup> et menace d'employer les voies de droit pour obliger l'administration communale à remplir tous ses engagements.

Le 2 février, la municipalité répond que les récriminations et les menaces qui lui sont adressées contrastent absolument avec toutes les tractations précédentes entre Pestalozzi et l'administration, lesquelles ont toujours été bienveillantes et agréables, et qu'elle ne peut attribuer le ton inconvenant de sa lettre qu'au secrétaire qu'il lui a plu d'employer. Elle s'étonne qu'on veuille augmenter les appartements, tandis que le nombre des élèves a beaucoup diminué. Elle remarque qu'on a changé la nature de l'institut, d'une part en y joignant

<sup>1</sup> La livre suisse valait 1 fr. 45 centimes.

une école de pauvres, de l'autre en voulant conformer les installations intérieures aux goûts et aux habitudes de luxe des Anglais, devenus nombreux à l'institut, et qui ne veulent pas se contenter de l'ancienne simplicité avec laquelle l'établissement a été si prospère. Elle ajoute qu'elle nomme une commission pour conférer et pour chercher à s'entendre avec Pestalozzi sur les réparations demandées.

Le 13 février, nouvelle lettre de Pestalozzi, demandant que la jouissance gratuite du château après sa mort, en faveur des personnes qu'il aura désignées, ne soit pas de cinq ans seulement, mais de vingt ans.

Le 24 février, la municipalité propose un règlement d'après lequel les frais des réparations seraient supportés en partie par Pestalozzi et en partie par la ville; à ces conditions elle consent à ce que la jouissance gratuite du château soit au moins de quinze ans à partir de 1821.

Par lettre du 3 mars, Pestalozzi refuse de contribuer en rien aux réparations. En conséquence la municipalité retire ses offres; elle attend que Pestalozzi l'attaque devant les tribunaux comme il l'en a menacée.

Bientôt les délégués municipaux parurent avec Schmid en conciliation devant le juge de paix; on ne put pas s'entendre et le procès commença. Le 17 août la municipalité fit encore un essai d'arrangement; elle offrit à Pestalozzi 2000 livres pour les réparations, à condition qu'il n'en demanderait point pendant cinq ans. Ce terme passé, les réparations seraient payées moitié par Pestalozzi moitié par la ville, pourvu que cette moitié n'excédât pas quinze louis par année.

Cette nouvelle proposition fut encore rejetée, et le procès continua; puis le 15 novembre 1821, Pestalozzi renonça à le poursuivre. Par considération pour lui, la municipalité consentit encore à prendre à sa charge les

frais qu'il lui avait occasionnés, lesquels se montaient à 330 livres.

Tandis que Schmid compromettait ainsi le nom de Pestalozzi par de ridicules chicanes, le vieillard, toujours étranger aux affaires d'administration, ne cessait point son travail de cabinet; il cherchait à compléter l'application de ses principes à l'instruction élémentaire et au relèvement du peuple.

Le 12 janvier 1822, jour de son soixante-seizième anniversaire, il fit présent à un enfant d'un exemplaire de *Léonard et Gertrude*; ce cadeau était accompagné d'une lettre que nous traduisons en entier :

« Mon cher enfant !

» Si je n'étais pas près du tombeau, si je pouvais espérer voir de mes yeux les premiers développements de ta jeunesse, je ne te donnerais point sous cette enveloppe inerte le souvenir de mes expériences, de mes travaux et de mes vues; je me réjouirais d'employer toutes les forces intérieures qui vivent encore en moi, à éveiller et à développer les tiennes.

» Mais mon temps est passé; c'est pourquoi je ne puis te donner qu'un corps mort, *Léonard et Gertrude*, comme souvenir des expériences de ma vie. Puisse-t-il, par son impression sur toi, t'amener à réunir dans une même sagesse, dans une même force, dans une même sainteté ce qui est divin et ce qui est humain dans la vie.

» Enfant ! le monde gît dans le mal; crains ses artifices ! crains ses enchantements ! crains son or ! mais sur toute chose, crains ta propre faiblesse ! Apprends à te connaître toi-même. Recherche et remarque ce que Dieu a fait de grand en toi ! recherche et remarque ce que Dieu a mis en toi-même de bon, de saint et d'élevé ; car c'est de là que te viendra le premier secours du Seigneur contre ta chair et ton sang, contre le monde et toute sa corruption ! Prie Dieu pour qu'aucun de ses dons précieux ne se perde en toi-même par ta faute ! N'enterre aucun de tes talents, comme le serviteur inutile de l'Évan-

gile! Efforce-toi, en tout ce que Dieu t'a donné, de devenir parfait, comme ton père céleste est parfait! Ces dons, que tu portes dans ta chair et dans ton sang, sanctifie-les par la foi et par l'amour, afin qu'ils deviennent en toi des forces saintes, des forces divines, employées à imiter ton Sauveur, et à te sacrifier toi-même pour le service de Dieu et des hommes! Cher enfant! en développant en toi ce qui est de Dieu, n'y néglige point ce qui est de l'homme! que ta sainteté s'allie à tous les devoirs de la vie terrestre! qu'elle te guide, qu'elle te soutienne et qu'elle te munisse pour toutes les positions et pour toutes les circonstances.

» PESTALOZZI. »

Yverdon, le jour anniversaire de ma naissance, 12 janvier 1822.

Cette lettre montre qu'à soixante-seize ans Pestalozzi n'avait point perdu l'activité de son cœur et de son esprit, bien que le faible vieillard se laissât jeter en aveugle dans des procès mal fondés et dans des entreprises impossibles. Mais elle est surtout curieuse à un autre titre. A cette époque, le canton de Vaud était travaillé par les apôtres de ce qu'on a appelé le réveil religieux. Plusieurs de ces hommes joignaient à des convictions fortes, sur des dogmes trop négligés de l'Évangile, un esprit sectaire et étroit qui avait pour tendance de placer les croyants en dehors des conditions de la vie ordinaire au grand détriment des relations de la famille et de la société. On voit ici que Pestalozzi redoutait cette tendance, et qu'il a voulu prémunir contre de pareils écarts l'enfant auquel il portait un si tendre intérêt; et en effet, le point essentiel de son exhortation est qu'il faut réunir ce qui est divin et ce qui est humain dans la vie de l'homme.

En cette même année 1822, Pestalozzi travaillait plus que jamais à l'enseignement élémentaire de la langue, et il y mettait ce zèle ardent et cette persévérance obstinée qui formaient l'un des caractères les plus re-

marquables de son activité. On en jugera par le témoignage du professeur Charles Monnard, cité dans la biographie de Henri Pestalozzi de M<sup>lle</sup> Chavannes :

« Ce qui frappe d'abord, quand on considère Pestalozzi dans l'ensemble de sa carrière, c'est l'inébranlable fermeté et le coup d'œil hardi avec lesquels il avait saisi, dès son début, l'idée mère de tous ses travaux subséquents; il la poursuivit jusque sur son lit de mort. Comme il embrassa dès le principe tout l'ensemble de son système, ses premiers pas annoncèrent une assurance, ses premiers essais une franchise, une indépendance et une hardiesse qui n'étaient que la conséquence du génie. L'étonnement de ses contemporains, leurs railleries, leurs critiques, leur indifférence même, rien ne put l'ébranler. On découvre dans ses efforts, comme dans ses écrits, un développement, une progression, mais toujours une direction unique, toujours la même idée dominante, âme de sa vie et de ses travaux. Un seul fait suffira pour caractériser la constance avec laquelle il s'attachait à une idée, ou plutôt à son idée unique. Dans les dernières années de sa vie, il s'efforça d'appliquer sa méthode à l'étude de la langue latine. Comme il honorait de quelque amitié et de quelque confiance l'auteur de cet article, il vint un jour lui expliquer en détail ce qu'il avait fait jusqu'à ce moment; c'était au mois de juillet 1822. Un voyage, que je fis, m'éloigna pour longtemps du voisinage de Pestalozzi. Peu de temps après mon retour, plus de dix-huit mois après notre dernier entretien, Pestalozzi vint me voir de nouveau. Sa première parole, après m'avoir demandé des nouvelles de ma famille et de ma santé, fut: Ne perdons point de temps, commençons tout de suite! *Mer werd kei Zit verliere, mer werd glich afange* (dialecte de Zurich), et il reprit aussitôt la conversation sur l'enseignement du latin, exactement au point où nous l'avions laissée en juillet 1822<sup>1</sup>.

Nous avons maintenant le pénible devoir d'aborder

<sup>1</sup> Notice biographique sur Pestalozzi, par Ch. Monnard. — *Revue encyclopédique*, 1836, p. 295.

les déplorables querelles de Pestalozzi et de Schmid avec leurs anciens collaborateurs. C'était d'abord pour se disculper d'avoir abandonné l'institut que Niederer accusait Schmid; et celui-ci, pour se justifier, attaquait Niederer. Cette polémique de journaux et de brochures devint de plus en plus envenimée et violente. Pestalozzi, dans le fond, y était complètement étranger; mais, comme il ne voulait pas laisser son ami Schmid sur la brèche, il prenait la responsabilité de tous ses actes. Niederer s'efforçait de ménager et de respecter son ancien maître, mais il voulait frapper Schmid, et tous les coups tombaient sur le vieillard.

Pour servir son animosité, Schmid sut trouver deux moyens d'attaquer ses adversaires au nom des intérêts de Pestalozzi et de son institut.

Le premier concernait l'abandon fait par Pestalozzi à M. et M<sup>me</sup> Niederer de l'institut de jeunes filles qu'il avait fondé. Schmid prétendait que pour cet objet il était encore dû une indemnité pécuniaire à Pestalozzi, et Niederer ne reconnaissait point l'existence de cette dette. Après plusieurs années de débats, Schmid et Pestalozzi renoncèrent à cette prétention.

L'autre moyen consistait à obtenir du gouvernement du canton de Vaud une défense faite aux collaborateurs qui avaient quitté l'institut Pestalozzi, d'avoir à Yverdon des établissements particuliers d'éducation. Dans ce but Pestalozzi adressa un mémoire au gouvernement vaudois; le 23 octobre 1818, il en communiqua une copie à la municipalité d'Yverdon en lui demandant de l'apostiller. Celle-ci s'y refusa, et répondit que dans le canton de Vaud la liberté d'industrie était garantie et que par conséquent le conseil d'Etat lui-même n'aurait pas le droit d'accéder à la demande de Pestalozzi. Le 30 du même mois, MM. Niederer, Krusi et Næf demandèrent à la municipalité communication du mémoire de Pestalozzi; cette demande fut également

repoussée. Nous n'avons pas connaissance de la réponse faite par le gouvernement, mais elle ne pouvait être que négative.

Niederer continua donc à diriger son institut de jeunes filles, Næf celui des sourds-muets, Krusi et Knusert fondèrent un pensionnat de jeunes garçons, à la tête duquel ce dernier resta bientôt seul, son collaborateur ayant été appelé à diriger l'école cantonale de Trogen, dans son pays d'origine.

Sur ces entrefaites, Niederer avait attaqué Schmid en calomnie devant les tribunaux; ce procès dura longtemps; à la fin Schmid fut acquitté.

Mais cet état de choses, qui avait déjà privé l'institut des forces dont il avait besoin, et qui achevait de consommer sa ruine, rendait le vieillard excessivement malheureux; il voulait tout faire pour ramener la paix autour de lui, tout, excepté la seule chose nécessaire, qui eût été de renvoyer Schmid. Depuis la mort de sa femme, il était privé de cette sympathie, de ce conseil, de cet appui du cœur qui pendant quarante-cinq ans avaient soutenu son courage, malgré les plus rudes épreuves; il avait bien encore son dévouement et sa foi en son œuvre, sa vive imagination et sa persévérante activité, mais avec des intervalles d'affaissement et de désolation. Dans un de ces tristes moments, en février 1823, il écrivit à M. et à M<sup>me</sup> Niederer pour les supplier de mettre fin au procès qu'ils soutenaient contre Schmid, et dans lequel le vieillard se trouvait en cause, parce qu'il avait voulu répondre pour son ami. Voici cette lettre, qui a été imprimée dans le livre de Pestalozzi intitulé : *Mes destinées*, p. 251<sup>1</sup>.

« Je t'en prie, au nom de Dieu et de ses saintes miséricordes, délivre-moi enfin du martyre que je souffre depuis près de six ans, dans cette guerre coupable, qui se

<sup>1</sup> *Meine Lebensschicksale als Vorsteher meiner Erziehungsinstitute in Burgdorf und Iferten.* Leipsig 1826.